

Le combat des titans *Sous le soleil de Satan*

Thierry Horguelin

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1988). Compte rendu de [Le combat des titans / *Sous le soleil de Satan*]. *24 images*, (37), 54–54.

SOUS LE SOLEIL DE SATAN

Le combat des titans

Thierry Horguelin



Gérard Depardieu et Sandrine Bonnaire: deux comédiens possédés par le texte de Bernanos

1 Il faudrait, une fois pour toutes, en finir avec la question, lassante à force d'être ressassée, de l'«adaptation» littéraire au cinéma. Il est assez ennuyeux, chaque fois qu'un cinéaste s'empare d'un roman imposant, d'entendre crier à la trahison ou à l'édulcoration (cf. par exemple la chronique cinéma du *Magazine littéraire*), assez ennuyeux d'avoir chaque fois à débattre de la fidélité du film à l'œuvre écrite. Comme prévu, on n'a pas manqué d'entonner cette antienne à propos de *Sous le soleil de Satan*, tant il est vrai que cette œuvre aux partis pris forts est tout sauf confortable, à l'extrême opposé de ces films moyens, ces devoirs studieux d'élèves appliqués que sont *Les fous de Bassan*, *Les noces barbares* et autres *Sourd dans la ville*. Or, si le film de Pialat n'est pas l'«adaptation» déferente du roman admirable de Bernanos, il n'en est pas non plus le digest; plutôt la réduction, au sens fort qu'on donne au mot en cuisine.

2. Lassant, également, l'anathème du «film littéraire» — au reste, l'expression ne serait pas inadéquate si elle ne sonnait toujours comme un jugement péjoratif. Littéraire, le film de Pialat, oui, si l'on entend par là qu'il n'est ni illustration académique, ni impossible traduction visuelle de la langue visionnaire de Bernanos, mais qu'il s'affronte à cette langue au corps à corps, qu'il la respecte en même temps qu'il la violente. Ce combat de titans entre film et texte; ce bras de fer entre le respect

scrupuleux de la lettre (ce texte que les personnages déclament moins qu'ils semblent possédés par lui, comme par le démon) et les coupes franches pratiquées dans le roman; ce combat entre le texte, les corps d'acteurs et le filmage, que la mise en scène exacerbe encore au lieu d'atténuer, c'est le courageux pari esthétique du film, tenu de bout en bout, c'est ce qui fait sa violence fiévreuse, sa tension proche de la disjonction.

3. Et c'est ici que l'argument du «film littéraire» tombe de lui-même, et qu'il faut (enfin) parler de projet formel, donc de mise en scène: sens éclatant de l'espace, d'abord, et de la scénographie, pour la première fois hypercontrôlée chez Pialat, mais pour autant jamais figée, toujours instable et mouvante, ouverte aux surgissements d'acteurs, captés ici avec une intensité nouvelle — d'où l'impression que rien n'est jamais joué d'avance entre les personnages. Les scènes de Mouchette sont, sur ce plan, les plus admirables du film. Ailleurs (notamment lorsque Depardieu figure seul), il est permis d'être moins convaincu par la tentation de Pialat à tirer sa mise en scène vers la pictorialité là où, auparavant (jusque *À nos amours*), il procédait par gerbes et jaillissements.

Travail plus stupéfiant encore sur le temps, d'où *Sous le soleil...* tire sa beauté crépusculaire, hallucinée. Plus radicalement encore que dans *À nos amours*, Pialat annule tout marquage temporel, supprime

les transitions et joue son film uniquement sur les temps forts, de sorte qu'on prend chaque scène en marche, avec quelques secondes de retard. Troué de béances, haché d'ellipses, le temps de *Sous le soleil...* n'est pas saccadé, mais convulsif (comme la beauté dont parlait André Breton). Il procède par spasmes, secousses, court-circuits et catalyses, en une succession non liée de heurts, d'empoignades, de crises situées comme hors du temps, où l'on sent, plus le film avance, l'urgence de précipiter le dénouement, comme s'il fallait se hâter d'en finir. Par là Pialat retrouve le sujet de tous ses films (voir *Passe ton bac d'abord*, *À nos amours*), ce sentiment que l'irréversible a eu lieu, et que le cinéaste, comme Menou-Segrais (justement joué par Pialat lui-même) à la fin de *Sous le soleil*, ne peut qu'arriver trop tard, pour constater les dégâts.

NOTE

Sur ce film, lire aussi l'article de Gérard Grugeau (24 Images no 34-35)

SOUS LE SOLEIL DE SATAN

France 1987. Ré.: Maurice Pialat. Scé.: Sylvie Danton. Adaptation de Maurice Pialat d'après Georges Bernanos. Pho.: Willy Kurant. Mont.: Yann Dedet. Mus.: Henri Dutrilieux (symphonie n° 1, Intermezzo). Int.: Gérard Depardieu, Sandrine Bonnaire, Maurice Pialat, Alain Artur, Yan Dedet. 97 minutes, couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.